

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
				✓							

LES
Annales Térésienues

PUBLICATION MENSUELLE

VIIe ANNÉE - 1re LIVRAISON

SEPTEMBRE 1892



MONTREAL

J. M. VALOIS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1626, rue Notre-Dame, 1626.

LES ANNALES TERESIENNES

7^{me} ANNÉE — SEPTEMBRE 1892 — 1^{ère} LIVRAISON

SOMMAIRE

A NOS LECTEURS.—MONSEIGNEUR LABELLE, SOUVENIRS.—
LA GUERRE SAINTE, PENSÉES POUR LES ÉLÈVES.—
ÉCHOS DES VACANCES.—LETTRE DE BRETAGNE.—
PETITE CHRONIQUE.—NOTES DU MOIS.—PLACES DE
SEMAINE.

A NOS LECTEURS

Les vacances sont finies. Après le repos, le travail : c'est la loi commune ; pas plus que leurs élèves, les maîtres ne peuvent ni ne veulent y échapper.

Du reste, elle est douce cette loi qui nous ramène au travail des *Annales*. Nous savons que notre œuvre est agréable à nos lecteurs. Nous le savons, car ils sont assez aimables pour nous le dire, assez bienveillants pour nous prodiguer les bonnes paroles, assez indulgents même pour tenir compte plutôt de notre bon vouloir que du mérite réel de nos faibles écrits.

Nous croyons aussi faire une œuvre utile. En face des attaques d'une certaine presse, il devient nécessaire de faire mieux connaître nos collègues. Les *Annales* s'y emploient pour leur part. Si modeste que soit leur tâche, elles se flattent de la remplir et de laisser au moins

cette impression à leurs lecteurs : que l'atmosphère religieuse où s'élèvent nos jeunes gens ne manque ni d'air ni de lumière, ni de chaleur ; que la piété n'étiôle pas plus les intelligences que la discipline ne déforme les volontés ; que l'habit et le caractère ecclésiastiques n'étouffent pas la science et ne tarissent pas la source du dévouement ; que nos éducateurs, pour être prêtres, ne s'isolent pas de la société où ils vivent, qu'ils n'en méconnaissent point les intérêts, et que tout conservateurs qu'ils sont des saines traditions classiques, ils savent encore tenir compte des besoins nouveaux et faire la part légitime du progrès.

Est-ce à dire que les *Annales* soutiennent une thèse ? Non. Elles enregistrent des faits, elles racontent simplement une histoire. Mais cette histoire suffit à démontrer qu'après tout notre éducation n'est pas si mauvaise, puisqu'elle développe harmonieusement toutes les facultés humaines et sait faire des hommes, des chrétiens, de bons Canadiens.

Donc, nos *Annales* s'en vont à leurs lecteurs avec la conscience de remplir un devoir. Elles s'en vont.... j'allais dire d'un pas leste et joyeux ; mais non, elles ne marchent pas, nos fidèles messagères, elles volent.... tant elles sont pressées de porter à leurs lecteurs les espérances et les promesses de leur septième année.

Pour la rédaction,

A. NANTEL, Ptre.

MONSIEUR LABELLE

Souvenirs.

En vieillissant, à mesure qu'il perd ses illusions, l'homme pratique davantage la religion du souvenir. La jeunesse, qui n'a guère connu les tristesses de la vie, se plonge dans les rêves de l'espérance, l'avenir lui apparaît brillant, "*omne ignotum pro magnifico.*" Le vieillard, ou celui qui a mûri vite par le malheur, se réfugie dans le passé. Il aime à célébrer les anniversaires joyeux, mais ils sont rares ; plus souvent il se replie sur lui-même

et dans la solitude il repasse avec une douce mélancolie les souvenirs tristes. Tout cela c'est la religion du souvenir.

Aujourd'hui, 13 septembre, assistant à Lachenaie au service anniversaire de Mme Labelle, décédée à St-Jérôme l'année dernière, en juillet, je ne puis m'empêcher de revenir sur les jours écoulés, et de suite je me reporte à cette première semaine de janvier 1891, lorsque, au milieu de ces fêtes qui appellent tout le monde à la joie, une nouvelle tombait sur nous soudaine, funèbre : le curé Labelle venait de mourir loin de sa paroisse, loin de sa mère, dans le vieux Québec.

Mon imagination se représente le convoi qui apportait la dépouille mortelle et se dirigeait vers ce Nord dont le bon curé avait été proclamé le roi. Mort, il allait encore sur cette voie ferrée qu'il avait construite au prix de tant de labeurs, qu'il avait parconrue tant de fois dans ses courses multiples.

Aucun lien du sang ne m'attachait à Mgr Labelle. Plus jeune, je ne saurais me vanter d'avoir été son ami intime ; nos travaux n'étant pas les mêmes, je ne puis dire que j'ai vécu de sa vie ; cependant l'annonce de cette mort me saisit au cœur, un grand vide se faisait en moi. Puis je lisais dans les journaux anglais et français, protestants et catholiques, j'entendais de toutes parts des réflexions qui me faisaient comprendre que je n'éprouvais que les sentiments de tout le monde.

Aux funérailles, le pays était là, l'Église, l'État, les grands, le peuple. On sentait qu'une partie de nous-mêmes nous avait quittés. On déployait un zèle, un luxe, une pompe exagérée peut-être dans ces funérailles, mais on croyait ne pouvoir trop faire, il semblait qu'on s'honorait soi-même en rendant ces hommages aux restes de l'humble curé.

Ces triomphes de la mort qui suivaient de si près ces autres triomphes qu'avait remportés Mgr Labelle dans son voyage à travers la France, notre mère patrie, et à Rome même, la patrie de tous les fidèles, comment peut-on les expliquer ?

Bien des Canadiens ont visité l'Europe, et de nos premiers hommes d'État : la France s'est-elle émue ? Mgr Labelle n'est pas à la tête d'un diocèse, il n'est pas le chef de nos gouvernements, cependant on salue avec émotion son arrivée. Il n'est pas orateur, toutefois s'il doit parler, ou accourt pour l'entendre, on applaudit, on est ivre d'enthousiasme. Tous les journaux s'empressent de faire son portrait et se mettent à son service. Les illustrations politiques se font un devoir d'aller lui présenter leur hommage. Pas une voix discordante ; même la presse impie pardonne à Mgr Labelle d'être un prêtre et un bon prêtre, ne trouve point à répliquer lorsqu'il proclame ses principes religieux, catholiques, ultramontains.

Les Français qui visitent notre Canada commencent par solliciter une entrevue du curé Labelle, et croiraient avoir manqué leur tournée d'Amérique s'ils n'avaient fait sa connaissance, s'ils n'avaient visité Saint-Jérôme, dès lors aussi connu que nos grandes villes. Depuis quelques années, les voyageurs, les touristes ont publié bien des livres, un plus grand nombre de brochures sur les États-Unis et le Canada, et trouvez-en un qui ne consacre au moins un chapitre au curé Labelle.

Comment expliquer cela ? Pourquoi cette douleur universelle à la mort du curé de Saint-Jérôme ? ce concours sur le bord de sa tombe ? d'où venait cet attachement de tous ceux qui l'ont approché pendant sa vie ? Ah ! c'est que le curé Labelle n'était pas seulement un homme de conviction, c'était un homme de cœur. S'il a fait beaucoup, c'est qu'à ses dons naturels Mgr Labelle joignait deux grandes puissances, son dévouement sans relâche et son accent convaincu. L'amour est une grande chose, a dit depuis longtemps l'Imitation de Jésus-Christ. C'est du cœur que viennent les grandes actions, les grands sentiments, les grandes pensées ; c'est le cœur qui entraîne, qui décide les sacrifices, tous les dévouements et toutes les vertus, en un mot, c'est par le cœur que l'homme devient délicat, noble, sublime, c'est par le cœur qu'il se donne après avoir tout donné, par le cœur qu'il fait les

choses héroïques et qu'il s'immole. Avec la conviction on agit ; pour se dévouer il faut avoir du cœur. Ce qui constitue l'homme, c'est la conviction par la foi, ce qui le complète, c'est le cœur. Je dis alors que le curé Labelle avait un grand cœur et maintenant je comprends ce qu'il a fait, l'ascendant qu'il a exercé ; dans son orgueil on résiste à tout ce qui s'élève au-dessus de soi, à toutes les forces, mais on ne résiste point au cœur.

Ce qui élève le cœur, anoblit nos sentiments, c'est le motif qui le fait battre, c'est le but où il tend.

Mgr Labelle aimait tout ce qu'il y a de plus grand, de plus digne des aspirations d'un chrétien, d'un prêtre. Cet homme qui paraissait plongé dans les affaires de la terre, dans les intérêts matériels, en revenait toujours aux choses du ciel. Il finissait ses raisonnements, ses discussions par des paroles comme celles-ci : "C'est le moyen de faire honorer le bon Dieu." Comme il aimait l'Église et tout ce qui gravite autour d'elle ! Je ne sais où il prenait le temps d'apprendre, mais il est certain qu'il possédait l'histoire de l'Église mieux que le grand nombre. Il se plaisait à suivre son action sur les peuples qu'elle a formés, à étudier son influence civilisatrice sur les monarchies devenues chrétiennes. Il aimait à retracer ses grandes luttes parce qu'il la voyait toujours sortir victorieuse malgré l'effort de l'enfer et surtout en dépit de l'élément humain qu'elle traîne avec elle et lui fait trouver ainsi dans son propre sein les ennemis les plus dangereux.

Mgr Labelle avait été frappé particulièrement de cette formation des peuples par l'Église sur le sol du Canada. Il avait admiré la formation de nos paroisses canadiennes depuis l'Acadie jusqu'au Détroit au moyen de la chapelle et du missionnaire. C'est cette puissance qu'il voulait utiliser dans son œuvre de la colonisation. "Pas de meilleur moyen, répétait-il, ou mieux, pas d'autre moyen." Bâtons une chapelle, mettons-y un prêtre qui ait le courage de vivre dans la pauvreté ; la cloche sonnera, attirera le pionnier et Dieu sera glorifié d'abord au milieu de la forêt, puis plus tard dans une belle campagne. L'Église aura étendu son influence.

Le catholicisme, s'il veut dominer dans l'Amérique du Nord, doit s'appuyer sur l'influence française. Organisons nos paroisses nouvelles, jetons comme des jalons des colonies canadiennes à la Rouge, au désert, au Témiskamingue, jusqu'au Sault-Ste-Marie, afin que ces dernières puissent tendre la main par-dessus les grands lacs à nos frères du Manitoba, les aider à s'implanter au Nord-Ouest jusqu'aux montagnes Rocheuses. Avec le chemin de fer le *Pacifique*, qu'il regardait un peu comme son enfant, il enjambait les montagnes Rocheuses et alors, un pied sur l'océan Pacifique, l'autre sur l'Atlantique, le Canadien catholique rendait gloire à Dieu en faisant célébrer partout le divin sacrifice. Il s'arrêtait là pour le moment, l'Église se maintiendrait et peuplerait ce pays de fidèles. C'était un beau rêve peut-être, mais certes, un rêve comme en ont fait les saints qui ont laissé à leurs successeurs le bonheur de les voir se réaliser. Que voulez-vous ? Mgr Labelle aimait l'Église comme l'enfant aime sa mère et veut pour elle tous les triomphes, toutes les gloires. Il avait foi en l'Église, il croyait à sa puissance de féconder comme l'enfant croit au lait de sa mère. Voilà pourquoi sa manière d'agir avec les amis qui ne partageaient point sa croyance, vous surprenait au premier abord. Il essayait de les convaincre avec des arguments que je nommerais purement catholiques, c'est-à-dire qu'un catholique seul peut admettre. Ensuite, avec une certaine émotion qu'il ne cachait pas, il terminait la discussion ainsi : " Mais c'est clair, l'Église dans un concile l'a décidé." Alors branlant la tête, il souriait comme s'il eût voulu ajouter : " Si tu ne comprends pas tant pis, je ne puis te donner de motifs plus convainçants."

* *
*

Ce respect, cette vénération, ce culte qu'il nourrissait pour l'Église, il les reportait sur la patrie. De l'aveu général, Mgr Labelle a personnifié le patriotisme le plus pur, le plus généreux. Fut-il jamais un cœur qui a battu

plus fort dans la poitrine d'un Canadien que celui du curé Labelle à la pensée de la patrie, qui s'est bercé de plus belles espérances pour son Canada ? Il aimait tout dans cette patrie, même ce que j'appellerais l'encadrement. Il avait visité deux fois les vieux pays, parcouru les plus riches contrées où tout est si propre à captiver la curiosité, à éblouir les yeux, à séduire l'imagination : eh bien ! il ne trouvait rien de comparable à son pays avec ses spectacles du ciel et de la terre qui en font le cadre délicieux. Nos soleils brillants, notre ciel étoilé, la verdure de nos prairies, les moissons dorées de nos champs, les eaux de nos grands fleuves, les torrents de nos montagnes, nos lacs enchanteurs, la majesté de nos Laurentides, la grâce de nos collines, la beauté de nos vallons, même la richesse de nos mines n'avaient, selon lui, rien de supérieur nulle part. La patrie canadienne avec sa grâce intérieure et sa beauté extérieure, avec ses gloires du présent rehaussées par les gloires du passé, avec sa grandeur actuelle, et sa majesté trois fois séculaire et son progrès rapide ; cette image de la patrie planait sur son âme comme une vision ravissante. Aimer la patrie, et tout ce qui est de la patrie, respecter la patrie et tout ce qui est de la patrie, ses institutions, ses mœurs, ses usages, ses coutumes, ses grands hommes, c'était la vie de son cœur. Pour lui " tout ce passé était au front de la patrie ce que sont les cheveux blancs et les sillons du temps à une belle tête de vieillard."

Cet amour de la patrie n'était pas platonique chez le curé Labelle ; il passait aux actes. Quelle entreprise de chemin de fer ou de colonisation, quelle mesure politique touchant aux intérêts de ses concitoyens, quels projets aptes à développer nos ressources minières, à rendre nos terres plus fertiles, à faire progresser l'agriculture, à améliorer les troupeaux, à créer l'industrie fermière ont-ils été étrangers à notre patriote ?

Cet homme, qu'on a appelé un brasseur d'idées, souvent se recueillait pour creuser ses pensées, trouver, inventer quelque chose de nouveau et d'utile. Il était alors si absorbé par ses projets et le désir de servir son pays, qu'il

était difficile de le faire sortir de ses méditations et encore plus de saisir l'exposé de ses plans. Dans ces moments il étalait ses pensées avec rapidité et telles qu'elles se précipitaient hors de son cerveau. Comme elles étaient nombreuses, qu'elles n'étaient bien enchaînées que dans sa tête, qu'il ne prenait point le temps de s'expliquer suffisamment, il nous entraînait à sa suite, sans que nous pussions savoir où nous allions aboutir. -

Cet amour de la patrie était généreux. Oh ! il est bien facile sur un *husting*, à la tribune, dans une chaire ou dans son fauteuil éditorial de faire du patriotisme ! Montés sur un piédestal, au bruit des battements de mains et des hurras, pourvu que nous ayons un beau *verbe* ou une bonne plume, il ne nous en coûte guère de sauver plusieurs fois la patrie en vingt-quatre heures et d'aller ensuite recevoir des félicitations, prendre part à un banquet ou se reposer tranquillement. Mais la patrie en fera-t-elle pour cela un pas de plus dans la voie du progrès ?

Ce qui est difficile et demande un grand cœur, c'est la générosité permanente et sans hésitation ; c'est se gêner, sacrifier ses biens, ses aises, ses penchants, immoler quelquefois ses sympathies, même ses opinions, mais non ses convictions. N'est-ce pas là peindre le curé Labelle sur le champ de bataille pendant vingt-cinq ans ?

Sa fortune, ou celle de sa mère, il l'a jetée à ses compatriotes ; son temps, il l'a dépensé pour eux. Après avoir donné son bien, ne s'est-il pas donné lui-même tout entier, ses pensées, ses sentiments, ses actions et j'ajouterai son corps, son âme, sa vie ?

* *
*

Il a aimé sa patrie, tous ses compatriotes ; son cœur était vaste comme notre pays, profond comme nos lacs. Mais son affection particulière, si vous le préférez, sa tendresse, il la réservait pour son Nord, pour ces colons qu'il avait disséminés jusque sur les bords de la Lièvre. Mieux on connaît une chose bonne, plus on

l'affectionne, plus un enfant a coûté de peine, plus grande est la place qu'il occupe dans le cœur d'un père et d'une mère. Ce Nord, Mgr Labelle l'avait si souvent parcouru, et avec quelles fatigues ! Ces monts, ces vallées, ces lacs, il les avait tant contemplés, que cette image lui était sans cesse présente. Ses colons lui étaient tant attachés, de son côté, il les trouvait si braves, si forts, si honnêtes, si religieux, même si intelligents, qu'ils avaient toute sa sympathie, son âme. Il voyait en eux les pères d'une race future, vaillante, généreuse, à qui appartiendrait la domination dans les champs de l'intelligence et dans les batailles contre les ennemis de notre race.

* *
*

En rétrécissant ce cercle des affections du curé Labelle, je donne la première place à St-Jérôme, cette jeune ville qui sourit à l'avenir ; St-Jérôme, la clef du Nord, qui est couché aux pieds des Laurentides et mire ses élégantes maisons, la verdure de ses arbres, sa tapageuse activité dans les ondes de la rivière du Nord.

Depuis 1867, St-Jérôme était devenu pour M. Labelle le foyer de la famille ; là, après ses laborieuses pérégrinations il trouvait, pour retremper ses forces, les sourires de sa vieille mère, le centre de toutes ses affections.

“ De sa bouche, au sortir du berceau, il avait entendu
“ de ces mots qu'on n'oublie plus, qu'on emporte avec
“ soi comme un écho de la voix toujours parlante, qu'on
“ écoute encore de loin et auquel on revient toujours
“ avec un bonheur qui ne sait pas vieillir et semble se
“ rajeunir avec les années.

En présence de sa mère, le curé ne semblait avoir jamais vieilli. Il avait le cœur et aussi les caprices d'un enfant. De même pour elle, Antoine, le géant, l'important pasteur de St-Jérôme n'était encore que le petit Antoine de Ste-Rose, de la vieille maison jaune. Il disait avec bonhomie “ mouman,” et elle parlait toujours de “son petit garçon.”

La pensée de sa mère a toujours hanté son esprit.

Longtemps il répétait : " Je ne sais pas comment je ferai si ma mère meurt avant moi." Dans les dernières années, après avoir dépensé avec sa libéralité première les capitaux de madame Labelle, et cette fortune était considérable, sachant bien qu'il lui serait aussi difficile de mettre de côté qu'il lui avait été facile de donner, il devint soucieux et disait : " Que deviendra ma bonne vieille mère s'il faut que je parte le premier ?" Il eut le courage d'économiser, de restreindre ses dépenses ; je l'ai vu partir pour le voyage à Montréal ne demandant à Dame Labelle que dix centins, juste ce qu'il fallait pour payer les petits chars.

Ce n'était qu'acte de justice, me répondra-t-on ; oui, mais un acte qui dans les circonstances demandait un grand cœur.

Elles sont nombreuses les personnes qui ont visité St-Jérôme, ont connu le curé Labelle. Qui n'a pas été heureux d'être présenté à sa vieille mère ? Cette femme simple vous saluait avec une politesse vraie, avec cette révérence antique qui gagnait notre affection. Elle ne vivait que pour son enfant, faire honneur à sa maison. Que le curé de St-Jérôme se livre à toutes sortes d'entreprises, qu'il jette l'argent, son argent à elle. . . . Elle a donné son fils au bon Dieu ; peu importe le reste. Ce qu'il fait, c'est pour la religion et la patrie, car ce nom elle l'avait appris, et ça doit être si beau, si noble d'aimer la patrie, de se sacrifier pour elle, qu'elle était toute fière d'apprendre que ce fils était appelé un grand patriote. Dans sa naïveté, elle ne se rendait guère compte des entreprises de son fils, mais elle travaillait, à sa manière, à en assurer le succès. Bon Dieu ! que de chapelets récités pour cet enfant, pour les chemins de fer et la colonisation ! que d'huile brûlée ! que de cierges allumés ! Elle intéressait tous les citoyens du ciel aux œuvres de ce patriote de la terre. Si la foi transporte les montagnes, si une mère ne peut être qu'exaucée, madame Labelle a été pour beaucoup dans les succès du curé de St-Jérôme.

Elle avait le cœur sur la main, elle se réjouissait d'ex-

ercer une large hospitalité. Son bonheur, comme sa gloire, c'était d'être un peu la mère de tous les colons du Nord, mais beaucoup la mère de tous les prêtres de cette région. Aussi un chacun était chez lui dans le presbytère et madame Labelle ne leur ménageait pas les douceurs.

A la fin, accablée par les infirmités de la vieillesse, retirée dans sa chambre en face de la petite chapelle qu'on avait construite pour qu'elle eût la consolation d'entendre quelquefois la sainte messe, elle tenait encore à nous voir pour parler de son enfant : "Tenez, mon cher monsieur, quand il est arrivé de voir le Saint-Père, il m'a embrassée deux fois sur chaque joue et il m'a remis ce beau présent que le Pape m'a envoyé... sans doute parce que je suis sa mère..." A cette époque elle se croyait encore nécessaire au curé et demandait au bon Dieu de ne pas mourir avant lui ; c'était son désir, elle fut exaucée. Avec quelle foi, quelle soumission à la volonté divine elle accepta cette dernière croix !

Son amour maternel ne s'était point arrêté à la tombe, il franchit les portes ténébreuses de la mort ; elle ne formait plus qu'un vœu, d'être bientôt délivrée de la vie. Elle demandait s'il y avait péché à désirer de mourir pour l'aller rejoindre lui, lui, toujours l'aimé. Dans sa naïveté de mère, lorsque les heures d'ennui la venaient surprendre, elle demandait au bon Dieu de lui faire grâce des jours qu'elle avait encore à passer sur la terre ; elle invoquait son Antoine, à elle, avec autant de confiance, assurait-elle, qu'autrefois elle suppliait saint Antoine de Padoue. Une seconde fois elle a été exaucée. Tous deux reposent maintenant dans le même cimetière, espérons qu'ils se réjouissent tous deux dans la patrie commune.

On me pardonnera d'avoir parlé un peu longuement de la mère à propos du fils, puisque c'est le service anniversaire de madame Labelle qui me donne l'occasion d'écrire cette page. D'ailleurs, c'est bien la mère qui avait donné et formé ce cœur bon, délicat, noble, généreux qui a fait la gloire du curé Labelle.

Je viens de dire qu'il avait le cœur bon, mais dans le sens que l'on dit le bon Dieu, la bonne Vierge, un cœur qui se fait petit, humble avec les humbles, mais sans effort, naturellement. Voilà pourquoi ses serviteurs lui étaient dévoués.

Isidore (je ne puis me rappeler le nom de famille), Isidore n'est-il pas un serviteur connu, même un peu célèbre ? C'est qu'il avait voué une espèce de culte à son maître, lui était attaché, l'a accompagné et servi dans les nombreuses expéditions à travers les forêts, s'oubliant pour ne penser qu'à son Mgr Labelle. Je veux raconter un petit incident qui montre, qui peint sur le fait la bonté du curé Labelle, cette bonté qui ouvre les cœurs, en même temps qu'elle les élève.

C'était au retour de son dernier voyage en Europe. Les paroissiens n'avaient pas épargné le travail ni l'argent pour recevoir d'une manière grandiose leur pasteur. Quelle magnifique démonstration ! Au milieu de ce triomphe de son maître, Isidore nourrissait dans son âme un noir sentiment qu'il aurait voulu arracher, mais il ne pouvait point. Il avait de la peine. Il souriait en regardant son curé, en contemplant toutes ces belles choses, en écoutant les discours, mais en même temps ses yeux étaient mouillés de larmes.—“Isidore, une épine s'est enfoncée quelque part.”—Oui, me répondit-il, il faut que je parle à mon curé avant qu'il s'endorme, je ne me coucherai pas avant d'avoir déchargé mon cœur.”

En effet, lorsque Mgr Labelle se retira, Isidore le suivit. Représentez-vous le gros M. Labelle en robe de nuit, un bonnet de coton sur la tête, assis sur son lit, pompant avec énergie une pipe éteinte, devant lui Isidore qui, après avoir tout préparé pour le coucher, attend un peu embarrassé. Voici le dialogue que j'ai surpris :

—Eh bien, mon Isidore, quelles nouvelles ?

—M. le curé, j'ai du chagrin.

—Oui ! qu'est-ce donc ?

—Les gens de St-Jérôme m'ont fait *une coche*. C'est-à-dire les gens du comité.

—Comment ?

Quand on vous a fait une grande réception, c'est toujours moi qui ai conduit votre voiture; cependant ce soir, c'est X.... Il est vrai qu'on a loué son carrosse parce que le nôtre n'est point découvert. N'importe, il m'appartenait, à moi, de vous conduire; je ne puis pardonner ce manquement.

Le curé me sembla considérer son serviteur qui versait de grosses larmes; pour le consoler il reprit :

“ C'est vrai ce que tu dis, Isidore. Mais au milieu de tous ces préparatifs, dans le trouble, la confusion, la hâte, le comité n'a pu penser à cela, peut-être.”

—Pardon, M. le curé, dans le comité il n'y a que des citoyens de la ville, ils n'ont pu m'oublier; je ne puis pardonner cette injustice.”

Alors, avec un grand sérieux et une plus grande bienveillance, le maître se fit suppliant; il pria Isidore d'oublier cela à l'occasion de son retour, il était revenu si bien portant. Isidore pardonna. Citoyens de St-Jérôme, vous l'avez échappé belle cette nuit; apprenez la puissance de la prière.

Ce n'est pas fini. Mgr Labelle parla de sa mission en Europe, de ses succès, de ses entretiens avec les cardinaux et le Pape, questionna Isidore sur la politique, sur les appréciations qu'on avait faites de son voyage, de sa manière d'agir. On aurait juré deux ministres s'entretenant des affaires de l'Etat. Enfin j'entendis M. Labelle ajouter :

“ Je m'endors, mais, Isidore, ce que j'ai dit c'est un secret.”

Isidore de répondre :

“ Soyez tranquille, M. le curé, ça restera entre nous deux.”

Au lit de mort dressé si loin du chez soi, Isidore sera appelé le premier et il racontera avec orgueil qu'il était le seul de la famille pour assister aux derniers moments de son maître et que Mgr Labelle est mort en lui tenant la main.

L'amitié c'est le baume de la vie, la consolation dans les peines, le soutien dans la lutte, le refuge dans les découragements. Mgr Labelle s'est créé bien des amis, il a été l'homme populaire.

Il a été fidèle à l'amitié. Pour lui l'amitié devait toujours survivre, résister aux chocs qu'amène la divergence des opinions, dans les questions religieuses, sociales, même politiques. Il avait des amis partout. Son âme candide ne soupçonnait pas le mal, au moins voulait l'ignorer. Il était sensible aux bons procédés, aux bienveillants accueils, c'était son côté faible. Il était alors facile de le gagner, même de le tromper ; car s'il était gascon ou normand par la tournure d'esprit, lorsque cet esprit sommeillait et que le cœur seul veillait, il se laissait vite éblouir. Peut-être a-t-on abusé quelquefois de cette tendance. Mais plutôt Mgr Labelle ne cherchait dans les hommes que le bon côté, il n'en voulait pas voir les défauts. Pour le bien de l'Eglise, du pays et de la colonisation, il avait l'ambition de tirer d'un homme tout ce que ce dernier pouvait donner. Il respectait, dans tous les esprits, la vérité qu'il y trouvait mêlée à bien des erreurs, dans les cœurs les bonnes intentions, dans les caractères les qualités amoindries par des défauts. C'était un principe chez lui de ne point mépriser ce commencement de vérité, de bon vouloir, mais d'édifier là-dessus. Démolir, c'est aisé, répétait-il, mais on rencontre rarement ceux qui fondent et encore plus rarement ceux qui édifient ; le moyen d'amener les hommes à servir la bonne cause, c'est de leur témoigner de la confiance, de leur prouver qu'ils sont capables de faire du bien.

Il a pu se tromper, mais il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'il a beaucoup aimé. Il fallait l'entendre parler de ces amis avec qui il avait travaillé dans l'union des esprits, des cœurs, des volontés afin de faire prospérer, grandir Saint-Jérôme, les Hervieux, les Villemure, les Gauthier, pour commencer par les morts, les Prévost, les Laviolette, les de Montigny, les Fournier, les Labelle, les de Martigny, les Nantel, etc.

Entre tous, sans faire de jaloux, il distinguait celui qu'à

la fin il nommait son bon et vieil ami, M. William Scott. Il l'avait trouvé à ses côtés aux jours de labeur, aux jours de triomphe comme aux heures sombres lorsque le malheur était venu fondre sur lui. Il lui témoignait une affection fraternelle sans faire de jaloux, je le répète, les autres regardant avec joie cette union entre ce brave protestant et Mgr Labelle. Le premier appelait le second "mon curé," le fréquentait plus assidument que les catholiques, le respectait autant, lui était aussi dévoué. Mgr Labelle semblait lui presser la main avec plus de cordialité, lui souriait avec plus d'attraction, aimait à le voir à sa table. C'est que dans le fond le curé caressait une idée riante à son âme sacerdotale. Que M. Scott dont je m'honore de posséder l'amitié, me permette d'exprimer cet espoir que Mgr Labelle me communiquait en la fête de l'Immaculée Conception, la dernière qu'il a passée dans sa paroisse : c'est qu'à la fin les deux amis dormiraient leur dernier sommeil sous les mêmes arbres, dans la même terre sacrée.

Depuis au delà d'une année, le curé Labelle est entré dans la tombe. Je ne dirai pas qu'il a laissé des disciples, des doctrines, mais il a laissé des exemples dignes d'être suivis, il a laissé des œuvres commencées, des idées ; or, les idées ne périssent pas, elles sont immortelles. Il peut se faire que pour un temps on ne travaille pas aussi activement dans ce même champ : après des années de zèle, d'effervescence, on sent le besoin de se reposer comme l'oiseau de replier ses ailes. Mais un jour, une heure viendra où un homme, fût-il un simple bûcheron, s'inspirant des idées du grand patriote et marchant sur ses traces, ranimera son œuvre qui s'alanguit et lui fera faire un autre grand pas. C'est de tels hommes que la patrie a besoin et qu'elle doit se faire gloire d'honorer. Maintenant, chrétiens, un souvenir dans vos prières au bon ami, au grand patriote, au curé Labelle !

S. ROULEAU, P^{TR}E.

LA GUERRE SAINTE

Sancte Michael Archangele, defende nos in praelio!— Le combat et partout et toujours est le partage de l'Eglise sur terre. La lutte à soutenir est aussi implacable qu'universelle. Le genre humain se divise fatalement en deux grandes sociétés et ces deux sociétés se poursuivent, se saisissent, s'étreignent avec un perpétuel acharnement. La société du bien, qui est l'Eglise catholique, la Cité de Dieu, combat pour consolider, étendre davantage le Royaume de Jésus-Christ : le règne de la justice et de la vérité.—“ Cette cité est toujours glorieuse, dit saint Augustin, soit qu'on la considère dans son pèlerinage à travers le temps, vivant de foi au milieu des incrédules ; soit qu'on la contemple dans la stabilité du séjour éternel qu'elle attend présentement avec patience jusqu'à ce que la patience se change en force au jour de la victoire suprême et de la parfaite paix.” — L'autre société plus nombreuse assurément, la cité du mal, se fractionne en mille associations puissantes. Animées d'un même esprit, l'Esprit de l'abîme, ces associations se précipitent contre le Christ, celles-ci avec une impiété ouverte, celles-là en se couvrant de religieux dehors, avec une perfidie funeste.

Dans cette lutte, à chaque âge renouvelée, le Royaume du Christ, ou triomphant affermit ses possessions et même recule ses frontières, l'Eglise, alors, entre en de publiques allégresses ; ou bien vaincu pour un temps, selon les décrets providentiels, le céleste royaume subit d'inouïs amoindrissements ; en ces jours funèbres l'Eglise éplorée raconte à la terre ses augustes douleurs, puis, indomptable toujours, s'anime à d'autres batailles au souvenir de ses promesses immortelles.

Dans cette lutte sociale de la vérité contre l'erreur, du mal contre le bien, l'Eglise du Christ se forme en deux fortes phalanges. La phalange des *militants* croise avec l'ennemi les armes du salut. Ces illustres soldats brillent au front de l'Eglise, ils marchent, avec une âpre discipline, sous le chef unique de la cité de Dieu, lequel est

le Pape. Ces publics lutteurs sont les *congrégations religieuses*, puis l'ordre puissant du sacerdoce (les évêques et les prêtres), puis encore la légion admirable des généraux et doctes laïcs qui honorent et consolent le Christ, ainsi qu'un autre sacerdoce, par la vigueur et l'éclat de leur doctrine. Les trésors de leur saine érudition et de leurs dévouements pieux se déversent dans les livres ou les journaux, dans des cercles d'hommes choisis ou dans de populaires assemblées, pour la confusion des impies, pour la joie des enfants de Dieu.

Pour vous, chers élèves, vous appartenez à l'autre phalange, la phalange sacrée des *suppliants*. Tous les ans, notre glorieux Père, le Pontife souverain, le chef premier des milices chrétiennes, pousse le monde catholique aux autels de Marie : *auxilium christianorum*. Il le sait, il le dit : pendant que ceux-là, nos frères militants, feront éclater, dans l'ardente mêlée, la vaillance et la splendeur de leur foi, nous, par nos prières, nous ouvrirons le ciel et nous en ferons descendre l'Ange des combats chrétiens, saint Michel. Animé d'une puissance divine, l'archange roulera dans l'inférieur abîme satan et les esprits malins, les auteurs, hélas ! de tant de pertes d'âmes : *Satanam aliosque spiritus malignos qui ad perditionem animarum pervagantur in mundo, divinâ virtute in infernum detrude*.

Enfants, acceptez la part qui vous est faite, acceptez-la avec zèle, avec satisfaction. Votre honneur n'est pas petit. Moïse, par les fatigues sacrées de la prière sur la montagne, a fait plus pour la cause d'Israël que Josué, absorbé dans le glorieux labeur des batailles.

S. S. CORBEIL, Ptre.

29 septembre 1892.

ECHOS DES VACANCES

Réunion de confrères.—Mort de Zénon Barrette, élève de Troisième.—Les Sœurs de la Providence à Sainte-Thérèse.

Conventum 1878-92.—Le 13 avril 1878, les élèves de Troisième au Séminaire de Ste-Thérèse, mettaient sous la protection de S. Herménégilde, patron de leur professeur M. H. Cousineau, eccl., les résolutions suivantes :

MM. M. Coupal, président élu, M. Early, vice-président, H. Hervieux, secrétaire, J. B. Allen, W. Arbour, A. Bonneau, W. Brunet, J. Charbonneau, J. Crépeau, A. Constantineau, L. Cousineau, H. Deslauriers, J. Dutrisac, M. Forget, H. Legault, D. Labonté, C. Pilon, C. Prévost, G. Smith, A. Gaboury, J. Sanche, A. Sauriol (et plus tard J. Cruse et J. Hafey), décident :

1o de se réunir au lieu alors choisi.

2o ne pouvant le faire, d'envoyer leur photographie ;

3o de faire chanter une messe pour le repos de l'âme des confrères défunts.

Sur leur honneur ces jeunes écoliers prenaient l'engagement d'avancer dans la vie la main dans la main, et ces résolutions indiquaient la première étape qu'ils voulaient faire, le premier moment de répit qu'ils voulaient se donner dans cette grande bataille de l'existence, afin de se compter et refaire leurs forces.

Le 7 juillet 1892 les signataires de ces résolutions, les révérends A. Nantel, Ptre, supérieur du séminaire, J. B. Proulx, Ptre vice-recteur de l'université Laval à Montréal ; S. Rouleau, Ptre ; A. Corbeil, Ptre ; C. Laroque, Ptre ; A. Brunet, Ptre ; J. Mallette, Ptre ; A. Carrière, Ptre ; J. Donnelly, Ptre, directeurs et professeurs qu'ils avaient invités à se joindre à eux, arrivaient pour la plupart à Ste-Thérèse, lieu de la réunion. Nous nous revoions et nous constatons que nous avons vécu et que nous ne sommes plus des écoliers. Messieurs M. Early, A. Constantineau, L. Cousineau, H. Deslauriers, H. Le-

gault, A. Sauriol, J. Cruse, J. Hafey travaillent dans le sanctuaire au salut des âmes ; H. Hervieux, C. Pilon, G. Smith, C. Prévost mettent leur science au service de l'humanité souffrante ; A. Bonneau, A. Gaboury, font triompher la justice et le droit ; M. Coupal sauvegarde les intérêts des familles et des particuliers ; J. Charbonneau sait appliquer les mathématiques aux travaux d'art et de constructions ; W. Arbour fait honneur au commerce térézien ; J. Crépeau, maire de Ste-Anne, J. Dutrisac, D. Labonté qui dirige la beurrerie du village Ste-Thérèse, ont choisi peut-être la meilleure part, en donnant à leurs concitoyens l'exemple d'une culture intelligente et profitable. Les autres ne sont plus.

On a beau jouer à l'indifférent, l'*Alma Mater* nous tient au cœur. Nous, les moins anciens des anciens, avons connu et aimé le vieux collègue, la vieille église. Avec nos directeurs nous avons pleuré, lorsque l'incendie dévora cinquante années de labeurs, soixante ans de souvenirs. C'est en ces jours d'épreuve, presque au lendemain de l'incendie qu'il fallut partir, mais nous avions l'espérance et la joie dans l'âme ; car le dévouement de nos directeurs, la générosité des anciens élèves allaient faire renaître et plus grande et plus belle cette maison tant aimée. Après dix années, nous l'avons revue ; tout est bien changé ; elle a trouvé dans les décombres des incendies de 1881 et 1885 une vie plus épanouie ; et ces anciens élèves qui ont versé des larmes sur ses ruines étaient tout fiers et heureux de sa jeunesse renouvelée. Tout de même, le regard fixé sur le passé, ils ne pouvaient s'empêcher de songer à l'ancien collègue et de se dire l'un à l'autre : " C'était bien mieux dans mon jeune temps ! "

Mais nous sommes ici chez nous : Vive la joie ! Rien de guindé, d'officiel, de gêné durant ces trois jours que nous avons à passer ensemble. Nous voici de nouveau écoliers, malheur à qui manque au règlement. Le père H. Legault est chargé d'y avoir l'œil. Il fallait voir s'il y allait de bon cœur avec cette cloche qui, entre ses mains, valait tout un carillon. Et nous d'être fidèles à l'appel, voire même M. le Supérieur, lorsque sonnait le

dîner, la promenade, une partie de paume, de "base ball," etc. Chose étrange, elle paraissait criarde aux oreilles même les mieux disposées, cette bonne cloche, lorsqu'à toute volée elle sonnait le lever : le bon père aussi guetait les cinq heures avec une ponctualité... Plusieurs faisaient bien la sourde oreille, mais une aspersion d'eau froide avait vite raison des traînarads. C'étaient alors des protestations en trois points. Ce n'est pas conforme aux données de la science médicale, soutenaient les médecins ; la loi devrait prévoir les conséquences d'une telle barbarie, affirmait un notaire ; la raison nous dit que pour être sur pied à 5 heures, il faut avoir sommeil avant une heure, raisonnait un professeur. "Vite, vite, la prière, la messe," criait cet endiable de père, et tous de se hâter. Durant ces trois jours ce fut un feu roulant de charmantes réminiscences, de bonnes vieilles chansons, de tous les amusements d'antan. Les corridors du collège, les rues du village devaient être étonnés de voir si petite troupe et si grande animation. Pas une minute de perdue, il fallait en dérober au sommeil.

MM. C. Pilon, M. Arbour, D. Labonté, qui ont domicile à Ste-Thérèse, voulurent bien, durant quelques heures, nous avoir pour hôtes. Merci à eux, de leur accueil fraternel, de leur cordiale et joyeuse réception.

Ceux qui sont partis, nous devançant dans la tombe, ne furent pas oubliés. Le samedi, dans la matinée, une messe était chantée, et nous avons prié pour le repos de l'âme de J. B. Allen, M. Forget, A. Pilon, J. Sanche. Quatre déjà nous ont laissés ; dans dix ans qui de nous aura fait le grand voyage de l'éternité ? Dix ans, c'est trop long sans se revoir. Aussi il fut décidé de se réunir en 1897 chez le révérend H. Deslauriers, alors curé, nous l'espérons, puis en 1902 à l'*Alma Mater*. M. M. Coupal étant élu président, et A. Sauriol, secrétaire, après résolution prise de faire travailler un tableau souvenir, renfermant le portrait des membres présents et absents, une dernière veillée, une veillée à l'emporte-pièce fut passée. Puis il fallut se séparer pour se dire au revoir et reprendre notre marche à travers le désert de la vie. La sépa-

ration est toujours pénible, mais tous nous nous sentions plus forts pour combattre, vaincre et souffrir, pour grandir encore pour Dieu, la patrie et l'*Alma Mater*.

Que les échos de ce *conventum*, confrères, retentissent dans nos cœurs pour les réjouir aux heures d'amertume. Pour moi je vis dans l'espérance de vous revoir à l'époque trop lointaine de la prochaine réunion.

A. SAURIOL,

Secrétaire.

Zénon Barrette, élève de Troisième, décédé, le 24 juillet 1892.

Les vacances ! quelle puissance magique ce mot possède sur le cœur de l'écolier ! Après dix longs mois de travaux, de fatigues, passés loin de ses chers parents, il est enfin rendu à la tendresse maternelle, aux joies du foyer domestique, à cet incomparable bonheur qui se trouve seulement au sein de sa famille et dont il est privé encore si jeune..... Mais pourquoi faut-il que le beau ciel que l'écolier se forge de ses vacances ne soit pas un ciel sans nuages ? Pourquoi ? parce que, sans aucun doute, le bonheur sans mélange n'habite pas aux rives de ce monde. Nous pouvons bien nous flatter d'avoir fait un peu l'expérience de cette incontestable vérité, nous, élèves de *seconde* qui, depuis notre entrée au collège, avons déjà vu nos vacances assombries par la mort prématurée de deux de nos confrères. En 1890, Georges Robert, de Fall-River, E.-U., était enlevé à notre affection, alors qu'il venait de terminer sa classe de *cinquième*. Durant ces dernières vacances, l'impitoyable mort est venue faire un nouveau vide dans nos rangs.

Zénon Barrette, qu'elle choisit pour victime, était né à Sainte-Anne-des-Plaines, le 20 janvier 1874. Son père, honnête cultivateur et chrétien pieux et charitable, désireux, comme tant d'autres paroissiens de Sainte-Anne, de donner à son fils une éducation classique, n'avait pas craint de s'imposer des sacrifices pour permettre à son

enfant de faire ses études. Mais Dieu qui avait donné au jeune Zénon la meilleure part, l'esprit de prière et une bonne conduite, lui avait refusé les talents naturels. Dans ses classes de quatrième et de troisième, il lui avait fallu déployer une plus grande énergie que ses forces ne le lui permettaient pour se tenir au niveau de ses confrères. Faible de santé, souvent retenu à l'infirmerie, il contracta probablement dans cette dernière année de ses études le germe de la maladie qui devait l'emporter. Car il était à peine entré en vacances depuis trois semaines quand ses parents le trouvèrent, de grand matin, appuyé près d'une table, muet, immobile, paralysé. Il resta dans cet état pendant cinq jours, jusqu'à sa mort, sans recouvrer connaissance, sans pouvoir par conséquent recevoir la sainte Eucharistie ; mais il a ait communie le premier vendredi du mois de juillet, terminant une neuvième de communions mensuelles en l'honneur du Sacré-Cœur. Quelques jours avant d'être frappé, il avait dit à une de ses sœurs : " Le bon Dieu devrait bien m'appeler à lui maintenant, je suis prêt et j'aurais à lui rendre un compte bien moins sévère que plus tard."

Oui ! cher ami, ton vœu fut exaucé. Et cette pensée puisée dans ton grand esprit de foi, nous la garderons toujours. Nous voulons l'écrire aujourd'hui pour la consolation d'un père et d'une mère frappés si vivement dans leurs plus tendres affections, et pour notre édification à nous tous, les confrères affligés.

HUMANISTE.

Les Sœurs de la Providence à Sainte-Thérèse.

On sait déjà qu'à l'angle sud-est et à quelques pas du séminaire, s'élève, surmonté d'un gracieux clocheton, un bel édifice en briques à trois étages, long de cent pieds et large de cinquante. C'est l'hospice Drapeau, ainsi appelé du nom de son fondateur. Depuis bientôt deux ans après son achèvement cet hospice était vide de ses habitants.

Le 27 juillet dernier, Sainte-Thérèse saluait l'arrivée des Sœurs de la Providence qui se sont chargées de l'œuvre et de la direction de l'hospice Drapeau. C'est dire que la joie fut grande dans le cœur des pauvres et des malades de la paroisse, qui trouveront désormais un refuge assuré contre la misère et auront des anges consolateurs à leur chevet.

L'arrivée des Sœurs de la Providence à Ste-Thérèse comptera comme un événement important dans l'histoire de la paroisse, puisqu'elle y apporte un élément nouveau de véritable progrès. L'œuvre multiple de charité que poursuivent les religieuses de la Providence est trop connue pour qu'il ne nous soit pas permis de l'espérer. Leur hospice téré sien, confié à la garde de saint Joseph, ouvert—en même temps qu'aux vieillards et aux enfants pauvres—aux prêtres en retraite et à nos élèves demi-pensionnaires, ne manquera pas de subsister ; nous osons croire qu'il verra même avant longtemps des jours prospères. Il va sans dire que nous les lui souhaitons en attendant !

LETTRE DE BRETAGNE

Mon séjour de vacance

Le climat d'Italie, c'est connu, est un climat chaud et même très chaud. Lorsque, sous les feux du soleil de juillet et d'août, Rome s'embrace tout entière et que les marais Pontins laissent s'échapper leurs miasmes destructeurs, une bonne partie de la population romaine et à plus forte raison les étrangers se hâtent de fuir les rives du Tibre. Au nombre des fugitifs on compte les étudiants canadiens, car monsieur notre économiste, soit dit sans malice, est d'opinion que prolonger notre séjour à Rome après le premier juillet serait compromettre nos chères santés. Du reste, cette date ouvre l'ère des vacances.

Pour moi, qui suis un enfant gâté de la Providence— plus j'avance dans la vie, plus j'en suis convaincu,—ma bonne fortune cachée sous le voile d'une amitié dont je m'honore, me réservait cette année un voyage en Bretagne.

Après avoir visité plusieurs intéressantes villes d'Italie et de France ; après un triple pèlerinage au tombeau de S. Thomas d'Aquin, à Toulouse, à la Grotte de Lourdes, dans les Basses-Pyrénées, et au sanctuaire de Ste-Anne d'Auray (église mère de Ste-Anne de Beaupré), j'arrivais ici à St-Joseph des Châtelets, près St-Brieuc, sur les côtes que baigne la Manche, ayant mené, dix-sept jours durant, la vie de wagons et d'hôtels et parcouru plus de six cents lieues.

La plus cordiale hospitalité nous ouvrait toutes larges, à trois confrères canadiens et à moi, les portes d'un antique manoir, devenu monastère.

* *
*

St-Joseph des Châtelets a toute une histoire : c'était jadis (il y a plusieurs siècles) un joli petit château, d'où son nom "Châtelet," que les seigneurs évêques de St-Brieuc avaient fait construire sur une propriété admirablement boisée, située à une demi-heure de leur ville épiscopale, et où Leurs Grandeurs venaient se reposer, dans le calme, de la sollicitude de l'administration pastorale. Les "citoyens" de 1789, avec le désintéressement patriotique qu'on leur connaît, dépouillèrent l'évêque et s'approprièrent, au nom de la "*liberté*," je suppose, les bois, les avenues et le Châtelet lui-même. Tout fut vendu. Les nouveaux propriétaires ne firent pas fortune, d'autres les suivirent sans bénéficier davantage. Les "Châtelets" semblaient porter malheur ! Enfin, la circonstance que je vais dire, amena un changement.

(A suivre.)

PETITE CHRONIQUE

La rentrée, le 1er septembre. — Température splendide, malgré les averses de la veille, jour frais et ensoleillé. 220 élèves présents. La gaieté, qui rayonne sur toutes les figures, annonce sans doute que la joie est au fond de tous les cœurs : la joie du retour. Il faut l'espérer... La rentrée et la sortie sont assurément deux beaux jours dans la vie de l'écolier. Tous deux sont marqués d'étonnants contrastes, d'appréhensions et d'espérances, de douces illusions, d'austères réalités. Les *anciens* le savent, eux : leur vieille expérience le leur a appris. Les autres — *ignoti nulla cupido* — le sauront plus tard ; ils n'ont pas encore vécu. Qui le leur apprendra ? le collègue. A ce propos, est-il bien vrai de dire que le temps que l'on passe au collège est le plus beau temps de la vie ? Opinions partagées, *scinduntur auctores* : NEGO, répond un disciple de l'Ecole. Pourtant ils sont bien nombreux ceux qui, pour avoir vu les deux côtés de la médaille, affirment le contraire, et tiennent qu'ils sont excessivement rares dans le monde les rosiers sans épines, épines souvent bien cruelles !!

Quoi qu'il en soit, chers amis, entrez. Elles vous sont ouvertes bien grandes les portes du séminaire, vos cours, vos salles, vos classes propres et silencieuses ; bien grandes aussi sont pour vous tous la bienveillance, la bonne volonté, l'amitié de vos directeurs, vos professeurs et vos maîtres. Entrez et vivez heureux sous notre toit qui est aussi le vôtre.

Première lecture de notes.—A la lecture des notes de semaine, qui se donnait pour la première fois samedi, le 10 septembre, M. le Supérieur avait le plaisir d'annoncer aux élèves studieux une nouvelle bien propre à stimuler leur ardeur au travail. Son Excellence le Gouverneur-Général offre une médaille d'honneur à l'élève qui aura obtenu le plus de succès dans toutes les matières de sa classe ; deux anciens élèves, ministres des Travaux publics à Ottawa et à Québec, les honorables A. Ouimet et G. A. Nantel, s'engagent à donner dans

chaque classe un prix pour favoriser l'application sérieuse et le travail *improbis*. Nous constatons avec bonheur combien cette idée est louable. Il va sans dire qu'avec nos félicitations pour l'honneur qu'ils procurent à l'*Alma Mater*, notre reconnaissance s'adresse aujourd'hui à la personne de MM. les ministres Ouimet et Nantel pour l'intérêt et l'affection qu'ils veulent témoigner à leurs jeunes frères encore assis sur les bancs du collège.

Fête du saint Nom de Marie, 11 septembre.—C'est l'époque fixée pour l'ouverture des cours religieux. Après le chant du *Veni Creator*, et la récitation des litanies de la très sainte Vierge, M. le supérieur commente en quelques mots cette grave pensée du saint [Évangile : *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur?*

La retraite.—Ouverture, le 22 septembre; elle est prêchée par le R. P. Duchaussoy, des Frères-Prêcheurs de St-Hyacinthe. Puisse la divine semence ne tomber qu'en bonne terre! puissent les esprits, les cœurs, les volontés être vraiment dociles à la voix de l'Esprit-Saint, comprendre, aimer, vouloir le seul et vrai bien de l'homme! *Unum necessarium!*

Visite pastorale, 24 et 25 septembre.—Monseigneur l'Archevêque est arrivé à Ste-Thérèse, la veille dans la soirée.

Le lendemain, samedi des Quatre-Temps, Sa Grandeur fait une ordination. *Tonsurés*: MM. A. Pilon, V. Thérien, C. Villeneuve, A. Desjardins, E. Charlebois. *Minors*: Z. Graton, A. Papineau, H. Martel, J. B. Routhier. *Sous-diacres*: J. Thérien, F. Labonté. Dans l'avant-midi, Monseigneur fait une visite au couvent des Dames de la Congrégation et bénit l'hospice. Dans l'après-dîner, confirmation à l'église de 202 enfants, dont huit de nos élèves.

Dimanche, le 25, entrée solennelle; le clergé et le peuple se rendent processionnellement à l'église. Il y a grand'messe; Monseigneur assiste au trône et fait l'allocution au peuple. Après la messe, les fidèles présentent leurs offrandes pour l'œuvre de la cathédrale; puis le

notaire Germain, maire du village, lit une adresse de circonstance à Sa Grandeur ; nous en reproduisons les paroles suivantes :

“ Monseigneur, nous ne pouvons terminer sans jeter un regard sur le passé, sans rappeler un souvenir cher pour le cœur d'un si grand nombre d'amis et de tous les paroissiens de Ste-Thérèse. Il n'est plus là, au milieu de nos prêtres, pour vous ouvrir larges et hospitalières les portes de notre église, celui dont nous ressentons si vivement la perte ; il n'est plus là, debout près de l'autel, le pasteur accoutumé dont le nom et les soins paternels nous étaient si bien connus. Sa dépouille mortelle repose ici, tout près, sous les dalles de ce temple, à côté de nos morts inoubliables et inoubliés. Oui ! nous le proclamons en votre présence, le nom de M. Charlebois demeure écrit dans notre cœur à côté de ceux de M. Ducharme, M. Duquette, M. Dagenais ; comme sa voix puissante, il retentira longtemps à notre oreille pour rappeler le souvenir d'un père vénéré, d'un ami tendre et dévoué, du bon curé de Sainte-Thérèse, du consolateur des infirmes et des affligés. Son nom et son zèle pour la maison de Dieu resteront gravés dans les splendeurs de cette église, comme dans tant d'autres œuvres magnifiques qu'il a accomplies à la gloire de Dieu et pour le plus grand bien des paroissiens de Sainte-Thérèse.”

Monseigneur félicite les paroissiens de leur zèle religieux, de la reconnaissance qu'ils conservent pour leurs curés, et les invite à reporter sur le curé actuel l'affection et le dévouement dont ils ont donné tant de preuves à l'égard du regretté M. Charlebois.

Clôture de la retraite. — A 5½ h., comme à l'ordinaire, clôture de la retraite, rénovation des vœux du baptême et consécration à la Ste Vierge. Le prédicateur, en termes émus, fait ses adieux aux élèves. Salut du T. S. Sacrement, chant du *Te Deum*. Malgré ses grandes fatigues, le R. P. prédicateur voulut bien, dans la veillée, donner une causerie aux élèves. Si les légendes du bon homme et de bonne femme “ Misère ” ont pu déjà faire fortune.

ailleurs, elles n'ont pas manqué cette fois encore d'être vivement goûtées de l'auditoire. Elles ne seront pas oubliées à Sainte-Thérèse non plus que leur bienveillant et vénéré narrateur.

Départ de Sa Grandeur, 26 septembre. — Monseigneur a quitté Ste-Thérèse pour Montréal, lundi dans la matinée, par le train de 10½ heures. Quelques instants avant son départ, il y eut réception à la salle des *grands*. Le président de l'académie St-Charles, E. Lefebvre, présenta une adresse à Sa Grandeur, qui en prit occasion pour féliciter les élèves de leur belle retraite, et les encourager à faire fructifier la semence de bien qu'on avait déposée avec tant de sollicitude dans leur cœur.

Nos finissants de l'année dernière. — C'étaient : A. Desjardins, V. Thérien, C. Villeneuve, A. Pilon, N. Bigras, A. Robillard, V. Gaudet et J. Waddel. Les cinq premiers ont embrassé l'état ecclésiastique ; A. Robillard et V. Gaudet étudient le droit ; J. Waddel est entré au noviciat des RR. PP. Jésuites. A tous nous offrons nos meilleurs souhaits de succès et de bonheur.

Personnel.—A l'occasion des élections qui ont eu lieu le 23 juin dernier, quelques changements se sont produits dans le personnel du séminaire. M. A. Vaillancourt, nommé curé de la paroisse, a été remplacé par M. E. Coursol, et M. A. Corbeil, procureur, par M. A. Brunet.

M. Corbeil a quitté la maison.

Pendant les 17 années qu'il a passées au milieu de nous, comme prêtre, il a été successivement professeur, directeur, économe et procureur. Nous ne pouvons oublier les services qu'il a rendus à ces divers titres. Nous lui devons beaucoup en particulier pour les soins qu'il a apportés en donnant à la procure un bon système de comptabilité, et pour les travaux d'amélioration et d'embellissement du séminaire auxquels il s'est livré pendant ces dernières années.

M. Arthur Jasmin, prêtre, après avoir séjourné deux années à Rome, où il a obtenu le degré de docteur en théologie et en droit canon, a été nommé vicaire de la paroisse. Bienvenue !

MM. Delphis Nepveu et Augustin Carrières ont été ordonnés prêtres pendant les vacances, le 3 juillet. M. Nepveu devient professeur de Troisième ; M. Carrières nous quitte et a été nommé vicaire à St-Jérôme. Dans leur carrière différente, nous leur souhaitons à tous deux même bonheur et égal succès.

Académie Saint-Charles.—Bulletin des élections de l'année : président, E. Lefebvre ; vice-président, H. Ledoux ; secrétaire, P. Cousineau ; trésorier, A. Paiement ; scrutateur, J. Beaulieu ; conseillers, J. Geoffrion et H. Latour.

NOTES DE CONDUITE POUR LE MOIS DE SEPTEMBRE

PARFAITEMENT BIEN

A. David, A. Ethier, E. Lefebvre, Z. Nepveu, C. Racine, A. Ouimet, J. de Lamothe, J. Drouin, S. Guillet, C. Lacasse, E. Dubois, D. Chaumont, U. Demers, J. Filiatrault, A. Langlois, T. Martin, A. Emeri, W. Kennedy, L. Bélanger, S. Coursol, U. Cyr, A. Desroches, Z. Filion, A. Menier, J. Ouimet.

TRÈS BIEN

P. Cousineau, H. Deschambault, E. Groulx, J. Lalumière, H. Latour, Z. Perrault, J. Roussil, A. Blondin, C. Chaumont, Graton, E. Lapointe, J. Lorrain, J. Godin, A. Brosseau, C. Chaumont, A. Graton, V. Joannette, U. Labelle, L. Lapointe, A. Valois, A. Archambault, E. Lauzon, J. Pagé, J. St Jacques, N. Charbonneau, A. Demers, E. Deslauriers, J. Filion, A. Graton, J. Isabelle, Z. Potvin, P. E. Rochon, G. Thérien, J. B. Bertrand, O. Boyer, S. Cloutier, E. Coursol, J. Landry, E. Longpré, A. Charlebois, A. Demers, J. de Lamothe, G. Faucher, J. Kimpton, H. Labelle, R. Millette, S. Ouimet, G. Piché, E. Prévost, I. Verschelden, A. Dion, J. Dion, O. Dion.

PRESQUE TRÈS BIEN

A. Benoit, M. Bernard, A. Geoffrion, E. Lauzon, H. Ledoux, V. Léonard, A. Paiement, Z. Alarie, A. Fauteux, B. Gaudet, A. Langlois, A. Lawlor, H. Longpré, J. Mignault, J. Morin, P. Roy, A. Savignac, J. Barthelemy, A. Clairoux, A. Fauteux, H. Lecourt, A. Pappas, J. B. Brisson, G. Carrières, M. Daunais, A. Gauthier, Art. Gauthier, A. Ste-Marie, C. Thérien, Breton, E. Desjardins, I. Dionne, L. Dubois, D. Filiatrault, A. Franceur, I. Legault, A. Savignac, A. Bastien, E. Carrières, L. Cousineau, N. Desjardins, Z. Desjardins, J. Gauthier, D. Lalonde, R. Lauzon, J. Lavigne, A. Leclair, J.-M. Leclair, F. Laurendeau, A. Riopel, Rochon, A. Boyer, E. Bélair, A. Bouvrette, A. Chamberland, O. Chapleau, J. Desjardins, A. Duhamel, Fauthier, Z. Graton, J. Guénette, E. Hébert, A. Jasmijn, H. Lévêque, H. Lonergan, A. Nepveu, Alp. Nepveu, E. Lévêque, F. Filion, A. Labelle, C. Beaulieu, D. Dorais

PREMIERS DE SEMAINE

PHILOSOPHIE

Logique.—1ers E. Lefebvre, A. David, P. Cousineau, Z. Nepveu ; 2es M. Bernard et Lonergan ; 3e J. Rousselle
Mathématiques.—1ers M. Bernard et E. Lefebvre ; 2es J. Leclair ; 3e H. Ledoux.

RHÉTORIQUE

Composition française.—1er J. Mignault ; 2e J. Morin et E. C. Marchand ; 3e C. Chaumont et A. Fauteux ; 4e B. Gaudet.
Thème latin.—J. B. Aubry ; 2e J. Mignault ; 3e H. Bernard ; 4e H. Longpré.
Devoirs anglais.—1er P. Roy ; 2e C. Chaumont ; 3e J. Mignault ; 4e H. Longpré.

SECONDE

Composition française.—1er J. Drouin ; J. Barsalou ;
3e S. Guillet ; 4e S. Dulude.

Version latine. — 1er J. Drouin ; 2e A. Fortier ; 3e
V. Jeannet ; 4e A. Taillefer,

Version grecque.—1er J. Drouin ; 2e J. Barsalou ; 3e
V. Gourmet ; 4e A. Taillefer.

Devoirs anglais.—1er J. Drouin ; 2e J. Barsalou ; 3e
J. de Lamothe ; 4e A. Valois.

TROISIÈME

Version latine.—1ers C. Lafortune et T. Morin ; 2e
T. Samoïsette ; 3e W. Ste. Marie ; 4e Z. Thérien.

Thème latin. — 1er J. M. Filiatrault ; 2e I. St. Jac-
ques ; 3e E. Lauzon ; 4e E. Saucier.

Version grecque.—1er W. Ste Marie ; 2e J. B. Brisson
3e I. St. Jacques ; 4e A. Ste. Marie.

Devoirs anglais.—1er G. Carrière ; 2e I. St-Jacques ;
3e A. Archambault ; 4e C. Lafortune.

QUATRIÈME

Thème latin.—1er A. Langlois ; 2e P. E. Rochon ; 3e
G. Thérien ; 4e Z. Potvin.

Thème français.—1er G. Thérien ; 2e N. Charbonneau ;
3es A. Langlois et P. E. Rochon ; 4e Z. Potvin.

Version latine.—1er G. Thérien ; 2e A. Langlois ; 3e
P. E. Rochon ; 4es N. Charbonneau et A. Graton.

Devoirs anglais.—1er J. Filion ; 2e C. Breton ; 3e Z.
Potvin ; 4e N. Charbonneau.

CINQUIÈME

Thème latin.—1er L. Groulx ; 2es Jos. Landry et G.
Rochon ; 3es W. Kennedy et A. Riopel.

Thème français.—1er Jos. Hurtubise ; 2e Jos. Landry ;
3es Al. Leclair et G. Rochon ; 4e L. Groulx.

Version latine.—1er G. Rochon ; 2e Jos. Landry ; 3es
L. Groulx et Al. Emery ; 4es E. Bernier et W. Couture.

Thème anglais.—1ers Jos. Hurtubise et Jos. Landry ; 2es A. Emery et W. Kennedy ; 3e L. Groulx ; 4es L. Lalumière et E. Longpré.

SIXIÈME

Thème latin.—1er T. Werschelden ; 2e H. Lévêque ; 3es A. Chamberland et E. Coursol ; 4e A. Demers.

Thème français.—1er E. Coursol ; 2e A. Desroches ; 3e Z. Filion ; 4e J. Gauthier.

Thème anglais.—1ers A. Duhamel et A. Chamberland ; 2es O. Filion et A. Demers ; 3e A. Messier ; 4e I. Werschelden.

Arithmétique.—1ers I. Verschelden et Z. Filion ; 2e A. Duhamel ; 3e A. Hébert ; 4e J. Gauthier.

 COURS PRATIQUE

1ÈRE DIVISION

Exercices français.—1er J. Lawler ; 2e, E. Jasmin ; 3e, H. St-Dizier ; 4e, O. Chartier.

Exercices anglais.—1er, A. Hébert ; 2e, E. L'Évêque ; 3e, O. Chartier ; 4e, J. Lawler.

Arithmétique.—1ers, O. Chartier et A. Hébert ; 2e, A. Boulard ; 2e, J. Filion ; 4e, E. Jasmin.

2ME DIVISION

Exercices français.—1er, W. Hurtubise ; 2e, G. Gascon ; 3e, L. Jasmin.

Exercices anglais.—1er, —. Hurtubise ; 2e, R. Morin ; 3e, G. Gascon.

Arithmétique.—1er, R. Morin ; 2e, W. Hurtubise ; 3e, G. Latouche.

Les *Annales Térésienues* paraissent chaque mois de l'année scolaire par livraisons de 24 ou 32 pages.

Le prix de l'abonnement est d'UN DOLLAR, payable d'avance.

On s'abonne au bureau des *Annales*, Séminaire de Ste-Thérèse, ou chez M. J. M. Valois, libraire, 1626, rue Notre-Dame, Montréal.